

Discours de M Jean-Marc Joubert,
Doyen de la faculté de lettres et des langues de l'ICES
fait Chevalier de l'Ordre des Palmes académiques,
le mardi 15 mars 2022 à l'ICES.

« Monsieur le Recteur,
Monsieur le Président de l'ICES,
Monsieur le Président du CRICES,
Monsieur le Secrétaire Général,
Chers Pères,
Chers collègues,
Chère Madalina, mon épouse,
Chère Anna-Ilinca, ma fille,
A tous ceux qui sont présents, et que je remercie de l'être, ces quelques mots.

Je tiens d'abord à remercier du fond du cœur ceux grâce auxquels j'obtiens cette distinction. Je ne sais pas s'il faut placer la gratitude au premier rang des vertus. Mais ce qui est sûr, c'est que l'ingratitude est le plus méchant des vices. Je suis donc pleinement reconnaissant à l'ICES de m'avoir mis en situation de la recevoir en m'accueillant depuis maintenant dix-sept années.

En suis-je cependant digne ? C'est la question que je voudrais me poser devant vous.

Je pourrais ou devrais certes me contenter du fait qu'on me reconnaisse tel. Pourtant, la réponse à cette question, ne m'est pas évidente. A certains égards, en effet, cette distinction inattendue me gêne et m'encombrerait presque. J'ai fait de bonnes études, j'ai beaucoup travaillé, assurément, mais suis-je à la hauteur des grands maîtres que j'ai eus ? La question se pose d'autant plus naturellement à moi que j'ai voulu honorer la mémoire de grands maîtres dans un ouvrage publié en 2006 aux éditions du CNRS avec mon ami et complice Gibert Pons : Portraits de maîtres. Les professeurs de philosophie vus par leurs élèves. J'en mentionnerai d'ailleurs quatre, dont il me plaît d'honorer aujourd'hui la mémoire :

- Francis Lafosse, mon professeur de philosophie de Terminale à l'École Saint-Martin de France, dont tout est parti.
- Camille Pernot, professeur à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, avec lequel j'entretiens des liens d'amitié et un dialogue philosophique jusqu'à sa mort.
- Jean-Louis Poirier, mon professeur de Cloud à Henri IV d'une exquise finesse d'esprit.
- Pierre Boutang, le « philosophe bagarreur », royaliste, maurassien, grand thomiste devant l'Éternel, dont je fus un familier, et qui sera mon directeur de thèse.

Peut-être, que cette *fidélité* à de grands professeurs justifierait à elle seule les palmes académiques...

Mais enfin, je sais bien que je ne saurais non plus leur être comparé...

D'abord pour la richesse et la rigueur des contenus de savoir transmis, et ensuite parce que la plupart furent des penseurs originaux. Or, pour ce qui me concerne, je n'ai jamais étudié que la pensée des autres... Ce n'est pas que ce travail analytique et reproductif soit négligeable, loin de là – il est même à la base de l'enseignement, – mais il reste que l'inventeur de concepts demeure supérieur à l'éternel exégète.

Pour autant, je crois avoir tout de même apporté une contribution « académique » sous ce registre restreint de l'analyse et du commentaire éclairé, en publiant plusieurs ouvrages, articles ou traductions sur, autour ou du penseur israélien Yeshayahou Leibowitz. – Des contributions qui seraient même, paraît-il, de référence...

Les nombreux colloques que j'ai organisés et publiés grâce au CRICES témoigneraient aussi, sans doute, en ma faveur – mais ces derniers relèvent d'une œuvre collective. Davantage que la qualité du résultat, donc, je m'accorderais le mérite de la bonne humeur, de la camaraderie, de l'absence d'esprit de sérieux – ou de sérieux pédantesque en tout cas – et des bons, intelligents et agréables moments passés ensemble dans le cadre de cette sociabilité si particulière que sont les colloques, avec leurs rites... et leurs bons repas.

C'est d'ailleurs là un point essentiel : pour moi, l'Université devrait être le lieu de l'excellence, de la liberté des échanges... mais aussi du confort et de l'agrément. Je rêve les universitaires en grands bourgeois (après quadruplement de leurs salaires), vaguement anarchistes, et aussi originaux que peuvent l'être de vieilles Anglaises excentriques.

Cela fait d'ailleurs des années que je réclame en vain pour eux – à défaut du quadruplement mentionné – des salons lambrissés et feutrés, abritant de profonds fauteuils en cuir, recelant des whiskys rares, servis par de belles étudiantes méritantes (des mérites strictement académiques, bien entendu).

Autre justification, peut-être, pour recevoir ces palmes académiques... mais aussi les foudres d'un prolétariat mécontent.

Je pourrais aussi mentionner en ma faveur la participation assidue, depuis près de 10 ans maintenant, au laboratoire de l'Université publique d'Angers, le CIRPaLL, auquel m'a introduit le professeur Élisabeth Mathieu, à laquelle je tiens à témoigner ici ma reconnaissance, et pour le fait encore qu'elle préside le Jury rectoral de Lettres.

Mais aurais-je été un bon professeur ? Je suis, en fait, partagé. Pour tâcher de le savoir, je partirai d'une citation de Ludwig Wittgenstein :

Un professeur peut obtenir de ses élèves de bons résultats, voire des résultats stupéfiants [...] sans pour autant être un bon professeur ; parce qu'il se peut que, tant qu'ils sont sous son influence directe, il les porte à des hauteurs qui ne leur sont pas naturelles, sans pour autant développer leurs capacités de travailler à ces hauteurs. En sorte que, dès que le professeur quitte la classe, leur niveau baisse. Peut-être en est-il ainsi avec moi.

En réalité, je ne sache pas avoir jamais assuré des « résultats stupéfiants » à mes étudiants... Et je dirais même que je ne l'ai jamais vraiment tenté. Car je ne suis pas comme ce professeur de musique, Terence Fletcher qui, dans l'excellent film américain, *Whiplash*, affirme qu'il ne s'excusera jamais d'avoir essayé par tous les moyens – y compris de violence psychologique – d'élever au niveau le plus haut ses élèves, au risque même que l'un se suicide. Car s'élever à l'excellence relève du choix de chacun. On n'y force pas.

En quoi donc cette citation de Wittgenstein me concernerait-elle malgré tout, je crois, pour le meilleur et pour le pire ? En ce que je n'ai jamais rabattu d'un iota sur l'exigence propre à la pensée. Penser, disait Marx, c'est être « radical », c'est-à-dire – conformément à l'étymologie du mot – aller à la racine. Mais cette racine, c'est d'abord soi-même. Et là, c'est plutôt l'idéaliste Fichte qu'il conviendrait d'invoquer. Penser, en effet, c'est poser un acte originaire, souverainement libre, sans antécédent ni justification. – Un acte gratuit comme il est des meurtres gratuits, en somme ! Mais cette pensée libre rencontre aussitôt son contraire, qui est la *nécessité*, à savoir ce qui s'impose : soit *positivement* après que la raison a distingué entre ce qui « tient » ou ne tient pas la route, entre ce qui est vrai ou faux ; soit *négativement*, au cas où il lui faut « suspendre son jugement », de sceptique façon, après qu'elle a conclu à l'impossibilité de savoir ce qu'il en est.

En réalité, cet acte de pensée non plus que cette *pratique* de la nécessité s'imposant à la subjectivité, je n'ai pas plus incité mes étudiants à s'y engager que je n'ai exigé d'eux qu'ils fussent excellents. Et je n'en ai pas même promu l'exercice, précisément parce que, là encore, la liberté ne s'enseigne pas, mais se prend... avec « audace », selon la devise de l'ICES. En revanche, je crois pouvoir dire que je me suis fait de cette « pure pensée », année après année, une sorte de témoin en m'y adonnant devant eux de façon résolue, sans complaisance ni mitigation.

Mais la question qui vient alors aussitôt à l'esprit est celle de savoir si, ce faisant, je n'ai pas parfois dérangé, inquiété, voire *troublé* inutilement certains étudiants, de la même façon que ce professeur – qui n'est qu'« *apparemment* » un bon professeur dont parle Wittgenstein – a élevé vainement ces derniers « à certaines hauteurs », de façon d'ailleurs toute provisoire. C'est possible. « *Peut-être en aura-t-il été ainsi avec moi.* » Mais comme le professeur de *Whiplash*, je ne saurais m'en repentir, dussé-je m'en inquiéter parfois.

*

J'ai commencé par la gratitude : je voudrais finir par elle. Pour marquer d'abord ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont fait venir à l'ICES ou qui m'y ont particulièrement aidé, académiquement parlant : François Boulétreau, mon ami et camarade Jean-Pierre Deschodt, mon maître ès Lettres Alain Lanavère, mes anciens présidents de jurys Francis Claudon et Olivier Soutet.

Je tiens aussi à remercier M. le Recteur Marois qui a accepté la création de cette double licence Lettres-Histoire, laquelle a donné de belles promotions et contribué à préserver les Lettres et l'humanisme désuet – quoiqu'indispensable, – dont elles sont porteuses.

Je tiens également à remercier les étudiants pour leur écoute.

Je voudrais enfin marquer ma gratitude à l'endroit de tous mes collègues et – si je puis dire – « compagnons de route » icesiens : d'abord, et de façon toute particulière, au président de l'ICES, Éric de Labarre, à son secrétaire général, Patrice Mougeot, aux membres du Comité de Direction (j'allais dire : « du Bureau Politique »), aux aumôniers, aux doyens, aux responsables de formation, au président et au secrétaire du CRICES, à mes collègues du Département de Lettres, bien sûr, desquels j'ai beaucoup appris, à tous les professeurs, aux cadres administratifs, aux responsables de la communication ; à Catherine Thomas-Boisselier, à Brigitte Bartert, à Paule Martin, à Nelly Lesbats, à Aurélie Betton – que je sollicite plus particulièrement – et aux les membres du personnel. Bref à tous ceux avec lesquels je partage jour après jour la *joie* simple qu'il y a à travailler, édifier, échanger, plaisanter – *exister* pour tout dire – au sein de notre petite société – allons jusqu'à dire : notre « communauté éducative », – laquelle petite société vaut assurément son « pesant d'or » vendéen, tant académique qu'ecclésial.

Je vous remercie. »